

De la poésie au roman

Armelle Datin

Numéro 88, automne 2002

Littérature libanaise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Datin, A. (2002). De la poésie au roman. *Nuit blanche*, (88), 41–45.

De la poésie au roman

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que de timides tentatives suivent la *Nahda*, cette fameuse renaissance culturelle des lettres arabes initiée par les chrétiens. Rompant avec une tradition arabe riche en contes et en poèmes, les écrivains expérimentent un genre littéraire d'origine étrangère, le roman. Si la langue est française, l'inspiration, elle, est assurément orientale.

É

velyne Bustros, qui s'est beaucoup investie dans la vie culturelle de son pays, publie en 1926 un roman, *La main d'Allah*. « Une légende prétend qu'au début du monde, aucune terre n'était stérile. Les jardins fleurissant Damas étendaient leurs ombrages jusqu'à la Mecque. Dès que le monde fut peuplé, un ange déchu, que la miséricorde divine exilait pour cent ans, se fixa dans ces plaines avant d'y purger sa peine. »

Il faut néanmoins concéder qu'avant 1940, le roman libanais est presque inexistant ; il ne devient genre usité qu'après la Seconde Guerre mondiale, même si, jusque-là, certains poètes ou dramaturges s'y sont essayés avec plus ou moins de bonheur.

Farjallah Haïk

Quand Abdallah Naaman analyse le cas de la littérature libanaise d'expression française, c'est sans complaisance aucune. « Mis à part les auteurs qui n'ont laissé qu'une ou deux œuvres minces (de valeur inégale), dix écrivains seulement peuvent être considérés réellement francophones. Deux (Schéhadé et Chédid), appartiennent définitivement à la littérature universelle et les deux sont et se veulent égyptiens d'origine syro-libanaise. Il est curieux de remarquer que d'autres ont vécu et produit en France [...]. Leur production est donc *métropolitaine*¹. » Le constat serait sévère s'il n'était dit par la suite : « Seul Farjallah Haïk semble avoir trouvé son chemin au Liban. C'est pourquoi il est à nos yeux l'auteur le plus représentatif de la littérature du terroir ». Né en 1909 à Beit Chahab, dans le Mont-Liban, Farjallah Haïk niche la fatalité au cœur de toutes ses œuvres. « Il y a une idée centrale dans tous mes romans. Je suis de ceux qui croient que

l'être humain n'est pas libre, qu'une fatalité pèse sur lui... Si nous étions libres, nous ne nous révolterions pas. Or, à chaque instant, l'être humain se révolte contre lui-même, contre le ciel, contre la société. La vie humaine est une perpétuelle révolte. C'est cet aspect de mon œuvre qui avait plu à Albert Camus à qui j'avais dédié *L'envers de Caïn*², qui est le roman de la révolte, mon roman préféré. Qu'est-ce que la liberté ?

On en parle tout le temps parce qu'on ne la connaît pas. Quel est son visage ? Elle est à conquérir... Elle existe dans l'atmosphère. Nous nous en faisons peut-être une certaine idée comme celle que nous avons de Dieu ou du paradis. Comment voulez-vous que je devine ce que je peux devenir. Nous sommes esclaves de nos glandes, de nos hormones³. » Dans *L'envers de Caïn*, deux garçons illégitimes, Basile et Lazare, subissent dans un orphelinat



Farjallah Haïk

un climat lourd et tendu. Le premier est robuste et agressif, le second est timide et chétif. En s'enfuyant tous les deux, ils scelleront leur destin commun, d'une noirceur inouïe. La violence des situations, la crudité des termes, la critique enfin d'un « système », l'aspect jugé blasphématoire des propos, ont choqué parfois. Mais la vraisemblance s'accompagne ici d'une sagacité qui ne laisse personne indifférent. « Noël est la fête des riches, disais-je à Lazare. Si Dieu existait réellement et veillait sur ses créatures, il devrait faire périr les riches. Tu vois un peu ce qui se passe ? Les uns crèvent la faim, les autres crèvent pour avoir trop mangé. Si Noël devait avoir un sens, ce serait celui de l'égalité de tous. Comme tout ce que je disais, cela choquait Lazare au point de lui faire trembler les narines. ' Mais l'égalité n'est pas pour ce monde ', faisait-il de sa voix au timbre fêlé. – ' Alors ? Si c'est pour l'autre monde, braillais-je, elle n'existe pas. Autrement, elle aurait eu le

temps de montrer le bout de son nez ? – ‘ Tu es un païen ’, s’indignait Lazare. – ‘ Le païen adorait en silence des dieux dont il ignorait tout. Nous autres chrétiens, notre Dieu, on l’a vu, on l’a palpé, on lui a inventé toute une histoire, tout un drame, et avec tout ça, on prétend qu’il a des desseins impénétrables. Foutaises ! petit Lazare. Imposture que les chefs religieux ont bien soin d’entretenir, de parfumer à la myrrhe et à l’encens ’. »

Le Liban est omniprésent, dans la description d’une rare acuité des sites mais surtout dans les savoureux proverbes arabes cités par Farjallah Haïk : « La main que tu ne peux mordre, baise-la et souhaite qu’elle se casse », qui se dit à celui qui doit plier devant ce qu’il ne peut affronter ; « Est-ce ton visage ou le clair de lune ? », que l’on adresse à une personne qu’on n’a pas vu depuis longtemps ; « Avoir le sang léger » pour « avoir de l’esprit » ; « Mettre son âme sur sa paume et foncer » pour signifier le courage ; ou encore « Il n’a pas de dos » pour dire qu’il n’a pas de protecteur.

Hormis cet ouvrage, considéré comme son chef-d’œuvre, Farjallah Haïk a écrit d’autres romans : *Barjoute* (1940), *Gofril le mage* (1947), *Al-Ghariba* (1947), une trilogie *Enfants de la terre* (*Abou-Nassif*, 1948 ; *La fille d’Allah*, 1949 ; *Le poison de la solitude*, 1951) et cette dernière œuvre au titre astucieux, *La croix et le croissant* (1959), qui en appelle à une relation pacifique entre musulmans et chrétiens.

LE PROPHÈTE GIBRAN

Gibran Khalil Gibran n’a jamais écrit en français ; il est pourtant le plus connu des gens de plume libanais. Maronite, né à Bécharé en 1883, il a émigré aux États-Unis avec sa famille en 1895, où il mourut trente-six ans plus tard. Son corps fut ramené au Liban ; il repose dans une crypte du monastère de Mar Sarkis à Bécharé. Personne ne sut évoquer, comme lui, en une harmonieuse narration, la rencontre fascinante de l’Orient et de l’Occident. Son œuvre maîtresse, *Le prophète*, écrite à l’origine en arabe (trois versions), puis retravaillée de nombreuses fois en anglais, fut traduite dans le monde entier et connut un succès planétaire, en est la plus parfaite illustration : « Je voulais être sûr que chaque mot fût vraiment le meilleur que j’eusse à offrir ». Gibran, tel un prophète de l’amour universel, est sans nul doute l’exemple le plus réussi d’un écrivain non pas partagé mais transcendé par son appartenance à deux cultures, qui parvint à acquérir une réputation mondiale en maniant indifféremment, et avec le même bonheur, deux langues aussi différentes que peuvent l’être l’arabe et l’anglais.

Vahe Katcha

Né en 1928, Vahe Katcha fut journaliste, romancier et cinéaste. Beaucoup de ses romans ont fait l’objet d’adaptations au cinéma, si bien que l’on ne saurait dire quel art, du romanesque ou du septième, a déteint sur l’autre : des chapitres brefs, des changements de

ton (de plans ?) rapides, et l’intelligence des dialogues. *Œil pour œil* (1955) est caractéristique d’une œuvre dominée par l’obsession de la mort, de la vengeance et de la haine. Citons encore *Les mégots du dimanche* (1935), *Pas de pitié pour les aveugles* et *Les cancéreux*, *L’hameçon*, *Le huitième jour du Seigneur*⁴ : « Marc vous a précédée dans un monde que nous ignorons. Mais ce monde invisible existe aussi vrai que l’air qui nous entoure, aussi vrai que le premier homme qui s’est couché près de la première femme et dont nous sommes les témoins. Je vous l’ai dit. Un jour nouveau commence pour Marc. Ni un lundi, ni un mardi, ni un dimanche. En quelque sorte, le huitième jour de la semaine. Et ce jour appartient au Seigneur ».

Andrée Chédid

La guerre qui ravage le Liban dès 1975 fait naître une nouvelle manière d’exprimer le dégoût d’un conflit morbide mais aussi la défiance à l’égard d’un peuple tour à tour violenté et galvanisé par la violence. Cette incompréhension se lit dans *Cérémonial de la violence* (1976) d’Andrée Chédid⁵ qui, peu de temps avant, psalmodiait encore tous les sortilèges du Liban. Elle a déjà acquis une réputation internationale et bénéficie d’une audience qu’il n’est point besoin de soutenir ici. Bien qu’installée à Paris bien avant le déclenchement de la guerre, elle sonde les infortunes qui ébranlent le pays des cèdres, comme en attestent quelques-uns de ses romans. *La maison sans racines* (1985) est la saga d’une famille libanaise, qui « incarne » le sentiment de déracinement vécu par l’ensemble de la diaspora. « L’enfant [est] multiple » (1988) quand il naît de l’union d’un musulman et d’une chrétienne. « Le sixième jour »⁶ est celui de l’espoir pour une vieille femme dont le petit-fils est atteint de choléra. « Ou bien on meurt, ou bien on ressuscite. » La savante maïeutique du livre pousse la vieille laveuse vers les rivages de la renaissance : la mer, thème chédidien omniprésent. Dans *L’autre*⁷, un vieil oriental (Simm) assiste un jeune étranger (Jeph) pour l’arracher à la mort, malgré les ironies, les obstacles que sont censés être l’âge, la langue, la culture et qui prohiberaient toute tentative de communication. Si Chédid est reconnue d’emblée comme poète, les critiques ont toutefois eu du mal à l’apprécier aussi comme romancière. Il n’y a chez Andrée Chédid, dans son œuvre comme dans son comportement, aucune esbroufe, aucune frivolité mais en revanche une authentique ferveur. Elle s’interroge sur la condition humaine tout en gardant une foi profonde en l’homme. Elle écrit inlassablement, telle une scholiaste, des textes sur l’amour et atteint à la catalyse de ce qu’elle prêche sans renoncement. Si elle évoque la mort, c’est pour dire qu’elle est la certitude commune à tous les hommes ; « et si l’espoir meurt, c’est parce qu’il va renaître ». Elle se fait l’apôtre des êtres en marge, incompris ou qui souffrent, l’enfant et le vieillard, la femme : « Les humains m’absorbent. C’est les aimer que j’aime ». Le sentiment poétique est



Photo : A.-M. Guérineau

Andrée Chédid

partout, qu'il faut susciter plus que décrire car l'écriture de Chédid est élégante, décente. Ne s'étant jamais considérée comme une exilée, elle confiera à un journaliste : « Je me sens d'ici autant que de là-bas. Paris est le lieu où j'ai vécu le plus longtemps. J'y suis venue parce que je le souhaitais, je n'ai donc pas la douleur de la nostalgie, le sentiment de l'exil. Et tout ce que j'ai d'Orient en moi n'a jamais été déformé par l'usage de la langue française. Je relève d'un pays sans fanion, sans amarres ».

Les prix littéraires

Les œuvres d'auteurs libanais ont été fréquemment louangées par la critique et récompensées par les académies.

1948 : Farjallah Haïk reçoit le Prix Rivarol pour Abou Nassif.

1966 : Andrée Chédid reçoit le Prix Louise-Labé.

1968 : le Prix de la Société des gens de lettres est attribué à Vénus Khoury-Ghata pour *Terres stagnantes*.

1972 : l'Aigle d'or est attribué à Andrée Chédid pour l'ensemble de son œuvre.

1980 : *Les ombres et leurs cris* de Vénus Khoury-Ghata reçoit le Prix Apollinaire. Claire Gebeyli obtient le Prix de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT).

1993 : *Le rocher de Tanios* d'Amin Maalouf est le premier (et le seul à ce jour) Prix Goncourt décerné à un Libanais.

1995 : Salah Stétié reçoit le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française dont le premier récipiendaire fut Georges Schéhadé.

Le Phénix de la littérature est le seul prix littéraire attribué au Liban. Il est revenu pour la première fois en 1996 à un essai de Ghassan Salamé, *Appels d'empire* (Fayard) et en 1999 au talentueux Dominique Eddé, *Pourquoi il fait si sombre ?*

Vénus Khoury-Ghata

La guerre, la mort, le déracinement imprègnent toutes les œuvres écrites après 1975. Vénus Khoury-Ghata semble vouloir s'en venger en les persiflant. « Pourquoi ce besoin incessant de parler de la mort ? Le mot 'mort' constitue la pierre d'angle des titres de mes livres. *Vacarme pour une lune morte, Les morts n'ont pas d'ombre, Mortemaison, Monologue du mort...* Il faut remonter à l'année 1975 quand me parvenaient les images insoutenables d'un Liban noyé dans son sang. Les cadavres placés sur des planches de bois étaient lancés dans des fosses communes du même geste que le boulanger qui enfourne son pain. La mort : pain quotidien des Libanais⁸. » Le roman est ici « poétique » et se singularise par cette greffe de

l'arabe sur le français, en particulier dans les succulents dialogues. À cette contribution linguistique, s'adjoint un « dépaysement » littéraire enrichi de superstitions inconnues en Occident, une sorte de décalage culturel qui fascine. Dans *Vacarme pour une lune morte* (1983), Khoury-Ghata relate l'horreur d'un conflit qui ravage un pays imaginaire, la Nabilie, mais nul n'ignore qu'il s'agit bien, en réalité, du Liban. Dans un de ses poèmes, elle évoquait déjà la guerre : « Ma mère qui se souvenait d'une mort estompée / Disait la lumière rétive / [...] La maison était au bord d'une route comme au bord des larmes / Ses vitres prêtes à éclater en sanglots ». Chez Vénus Khoury-Ghata germe un humour sardonique, qui semble vouloir tempérer les élans de la passion. Un authentique talent, aussi, car la romancière est douée de la faculté de saisir et de formuler l'irrationnel.

Claire Gebeyli

Avec *Cantates pour un oiseau mort*⁹ (1996), Claire Gebeyli raconte une longue saga familiale qui s'étend sur un siècle et qui revisite les thèmes de la religion et de l'exil. La poésie, selon elle immanente au monde, imprègne encore les romans. Quant à l'écriture, elle serait une veillée d'armes destinée à déchiffrer « la version neuve des signes » ; elle fixe le temps de la tragédie, elle l'absorbe, le transmue en un temps d'espoir.

Amin Maalouf

Amin Maalouf a quitté le Liban en 1976. Grand reporter pendant douze ans, ancien directeur de l'hebdomadaire libanais *An-Nahar international* puis rédacteur en chef de *Jeune Afrique*, il s'oriente très tôt en littérature vers des sujets historiques et commence par publier un essai, *Les croisades vues par les Arabes*¹⁰. Puis un roman, *Léon l'Africain*¹¹, qui devait initialement être un essai, le fait connaître du grand public. Léon, c'est cet ambassadeur maghrébin, Hassan al Wazzan, capturé en 1518 par des pirates siciliens qui l'offrent à Léon X, le grand pape de la Renaissance, et qui deviendra le géographe Jean-Léon de Médicis. *Le rocher de Tanios*¹², qui reçoit le Prix Goncourt en 1993, nous ramène au Liban, celui du XIX^e siècle. Impossible de ne pas voir dans cette œuvre une allégorie du Liban moderne. Le rocher est une montagne qui gronde. Le héros du récit n'est pas tant Tanios, bâtard d'un seigneur local, que le pays lui-même. L'écriture-mélodée de Maalouf est apaisante, jusqu'à ce que la fin de chaque chapitre, dans un sursaut brutal, brise le rythme alanguiné, comme un accord de citharède. L'auteur sait nous offrir sur un plateau les douceurs d'une civilisation exquise, nous décrit et nous sert des pâtisseries au sirop de sucre ou le café agrémenté de cardamome ; là, tout invite à l'évasion. Mais les passions humaines se mêlent aux intérêts stratégiques dans une implacable logique orientale où s'affrontent sens de l'honneur, orgueil de préséance, jeux

d'alliances. Faut-il servir la perfide Albion ou rallier les rêves panarabes de l'émir ? Après l'assassinat d'un patriarche maronite, Tanios sera contraint à l'exil et, perché sur un rocher, verra au loin un navire en partance pour Chypre, planche de salut pour nombre de chrétiens libanais. Les personnages d'Amin Maalouf sont tous des enfants de la Méditerranée ; et tous sont victimes d'un écartèlement, fût-il social, culturel ou politique.

Alexandre Najjar

Alexandre Najjar, jeune avocat, conseiller culturel du ministre de la Culture et de l'enseignement supérieur libanais, semble avoir suivi les traces d'Amin Maalouf en choisissant des thèmes historiques dans deux de ses plus récents romans, *Les exilés du Caucase*¹³ et *L'astronome*¹⁴ qui furent bien accueillis par la critique et surtout par les lecteurs. Si le style est élégant, il ne sacrifie rien à la rigueur documentaire. Établi à Beyrouth, c'est depuis son pays que l'auteur écrit et témoigne. « Par son stylo, Alexandre Najjar appartient à la légion de ceux qui travaillent à empêcher l'engloutissement spirituel et mental du Liban. Cette lutte mérite attention et respect, comme celle des combattants armés qui s'opposent à la disparition politique, à l'Étaticide de la République du cèdre¹⁵. » Aussi, le thème de l'exil n'a pas droit de cité dans son œuvre. Dans *La honte du survivant*, la ténacité d'un regimbeur – qui n'a pratiquement connu son pays qu'en état de guerre – affleure, non dépourvue d'ailleurs d'une certaine malice :

« – De quel bord tu es ? dis-je tout à coup en m'en voulant de ne pas avoir posé cette question plus tôt.

– Pour le Liban, répondit-il sans hésiter.

– Quel Liban ? – Le Liban avec un ' L ' majuscule, murmura-t-il sans sourciller avant de demander : Pourquoi, vous avez combien de Libans, vous autres ? »

Jeunes romanciers et francophonie

On pourrait encore citer, dans ce panorama, Jacqueline Massakbi et ses *Mémoires de cèdres* (1989), Elie Pierre Sabbag et *L'ombre d'une ville* (1993), Dominique Eddé avec sa très poignante *Lettre posthume* (1989), Georges Corm et *La mue* (1992), le père Mansour Labaky avec *L'enfant du Liban* (1986, Prix de l'académie des sciences morales et politiques) et *Mon pays au passé simple* (1992), Gérard Khoury et son *Mémoire de l'aube*, Désirée Azziz, Nazir Hamad, Sélim Nassib, ou encore Ghassan Fawaz avec *Moi, volatiles des guerres perdues* (1996).

Le roman libanais, jeune, est en pleine croissance. Une constante apparaît néanmoins : les écrivains du Liban ont introduit, au sein de la francophonie, une sensibilité nouvelle et une imagination orientale, souvent inspirées par les déchirures de leur pays. Par leur parfaite maîtrise de la langue française, mise au

service de leur attachement charnel et viscéral à leur nation, ils ont su donner chair à un syncrétisme littéraire original. **NB**

1. Abdallah Naaman, *Le français au Liban*, Maison Naaman pour la culture, Jounieh, 1979.

2. Farjallah Haïk, *L'envers de Cain*, Stock, Paris, 1955.

3. Entretien avec É. Massoud, *La Revue du Liban*, n° 181, 1962.

4. Vahe Katcha, *Le huitième jour du seigneur*, Plon, Paris, 1960.

5. Andrée Chérid, *Romans (Le sommeil délivré, Le sixième jour, Le survivant, L'autre, La cité fertile, Nefertiti et le rêve d'Akhnoton, Les marches de sable, La maison sans racines, L'enfant multiple)*, Flammarion, Paris, 1998.

6. Adapté au cinéma par Youssef Chahine, en 1986, avec Dalida dans le rôle principal.

7. Adapté au cinéma par Bernard Giraudeau en 1990.

8. Vénus Khoury-Ghata, *Anthologie personnelle*, Actes Sud, Arles, 1997.

9. Claire Gebeyli, *Cantates pour un oiseau mort*, L'Harmattan, Paris, 1996

10. Amin Maalouf, *Les croisades vues par les Arabes*, Lattès, Paris, 1983.

11. Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Lattès, Paris, 1992.

12. Amin Maalouf, *Le rocher de Tanios*, Grasset, Paris, 1993.

13. Alexandre Najjar, *Les exilés du Caucase*, Grasset, Paris, 1995.

14. Alexandre Najjar, *L'astronome*, Grasset, Paris, 1997.

15. Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, Préface de *La honte du survivant*, Naaman, 1991.



Amin Maalouf

Photo : © John Foley

« C'est un grand agrément que la diversité...
l'ennui naquit un jour de l'uniformité »

-Antoine Houdar De La Motte

À Beyrouth, durant le IX^e Sommet
de la Francophonie,
le Québec fera la promotion
de la diversité culturelle.

www.mri.gouv.qc.ca

Relations
Internationales
Québec

On prépare l'avenir